LETTRE
DE JÉROME PÉTION
AUX PARISIENS.

C'est à vous, Citoyens de Paris, que je m'adreſſe ; c'eſt à vous que je demande juſtice de l'outrage qu'on vient de me faire en votre nom ; ou plutôt, vengez-vous de celui qui vous eſt fait.

Juſques à quand ſouffrirez-vous qu'une poignée d'intrigans vous gouverne ? N'avez-vous ſecoué le joug des deſpotes, que pour courber votre tête ſous le joug plus humiliant, plus inſupportable encore, de quelques factieux ſubalternes, qui, ſans ceſſe l'injure à la bouche, & le ton menaçant, violent toutes les loix de la morale & de la juſtice, ne parlent que de pillage & de meurtre ?

J'obſerve Paris, & je ne le reconnois plus. J'apperçois quelques dominateurs inſolens, une maſſe d'hommes aveuglés, dans le délire, & la majorité des bons citoyens plongée dans la ſtupeur, n'oſant faire entendre ſa voix.

L'hiſtoire mettra une ligne de démarcation profonde entre l'eſpace qui s'eſt écoulé depuis le commencement de la Révolution juſqu'au 10 Août, & le temps qui a ſuivi cette époque à jamais célèbre. Pariſiens, faites, pour conſerver la Liberté, ce que vous avez fait pour la conquérir.

C'eſt dans votre ville qu'on m'accuſe ; & ſi j'avois beſoin de témoignages, ce ſeroit au milieu

de vous que je viendrois les chercher. Vous ſavez la conduite que j'ai conſtamment tenue ; vous ſavez ſi j'ai défendu les droits du Peuple ; vous ſavez ſi j'ai lutté avec courage contre l'ariſtocratie & le deſpotiſme. Quoi ! celui qui a bravé la royauté dans toute ſa puiſſance, ſeroit aujourd'hui l'ami des rois ? Quoi ! celui qui a combattu pour la cauſe de la Liberté, aux dépens de ſa vie, la déſerteroit lâchement lorſqu'elle eſt conquiſe ? . . Non, non, vous ne le croirez pas.

Ce qui m'étonne, je l'avoue, c'eſt qu'on ait pu parvenir à égarer l'opinion juſqu'au point de faire douter ſi j'étois toujours le même. Oui, ſans doute, je ſuis le même ; les ſentimens de la morale, de l'humanité & de la juſtice, ne s'éteindront chez moi qu'avec la vie, & mon dernier ſoupir ſera pour la liberté de mon pays & le bonheur des hommes.

Ce qui eſt autour de moi peut changer, mais je ne changerai pas. Ferme dans mes principes, je ſaurai tout braver, & les perſécutions, & les calomnies : je n'encenſerai point aux préjugés du moment ; je ne me laiſſerai point entraîner au cours d'une opinion corrompue ; ſi mes contemporains ne me rendent pas juſtice, je l'attendrai du temps. L'homme à qui ſa conſcience ne reproche rien, eſt toujours plus fort que tous ſes ennemis.

Calomniateurs à gages, & vous échos imbéciles, répétez éternellement vos éternelles impoſtures ; vos ſuccès ne ſeront pas de longue durée, & les infamies dont vous avez voulu me couvrir, retomberont ſur vous.

On n'examine pas aſſez comment ſe forment les opinions menſongères ſur les hommes publics que les méchans ont intérêt de perdre. Il exiſte en ce moment, ce qui n'a peut-être jamais exiſté

dans aucune révolution ; c'eſt une école de calomnie journellement ouverte ; où deux mille perſonnes vont s'impregner ſans ceſſe du venin que diſtillent l'envie, la haine & l'intrigue. Là, jamais l'abſent ni l'accuſé ne trouvent de défenſeurs. Là, auſſi-tôt que la victime eſt frappée, chacun s'empreſſe à l'envi de lui porter les derniers coups. Le téméraire qui viendroit à ſon ſecours, ſeroit regardé comme un faux frère, comme un traître. L'art de la diffamation y eſt porté à ce degré que n'ont jamais connu les cours les plus corrompues. Les faits les plus faux, les plus invraiſemblables y ſont préſentés avec l'audace du crime ; ils y ſont reproduits mille & mille fois, ſous mille & mille formes. Les charlatans & les impoſteurs qui font cet infâme métier, ont grand ſoin de ſe couvrir du maſque populaire, pour abuſer la multitude crédule qui les écoute. C'eſt toujours pour les intérêts du Peuple qu'ils parlent ; c'eſt pour lui découvrir ſes ennemis ; c'eſt pour l'éclairer ſur les hommes à qui il doit accorder ſa confiance.

Denx mille ſpectateurs, qui, chaque jour, entendent retentir une tribune des mêmes calomnies, des mêmes diffamations, ſans jamais être combattues, finiſſent néceſſairement par les croire; ils les répettent enſuite à leur famille, à leurs amis ; ceux-ci les rendent à d'autres : il ſe forme inſenſiblement une opinion factice qui va toujours croiſſant. Quand cette opinion a pris une fois de la conſiſtance ; elle ne ſe détruit pas facilement : le temps ſeul parvient à l'effacer, & les effets du temps ſont quelquefois très-lents.

Société, qui tiendras une place remarquable dans l'hiſtoire, qui as rendu de ſi grands ſervices à la Patrie, combien tu es dégénérée ! combien tu t'es écartée de l'eſprit de ton inſtitution ! Non, tu n'es plus cette Aſſociation d'hommes éclairés, brûlant

du ſaint amour de la Liberté, propageant les lumières & les bons principes, formant l'eſprit public de la Nation. Je n'apperçois plus en toi qu'une coalition d'êtres envieux, jaloux de dominer, intrigans ; de quelques patriotes égarés ; d'ariſtocrates & de royaliſtes déguiſés, animés d'un eſprit de deſtruction, prêchant la licence & le déſordre, répandant par-tout, non pas le feu qui vivifie, mais celui qui conſume & dévore. Tes archives, dans ces derniers temps, ſeront des monumens éternels de ta honte. Lorſque nos neveux, lorſque nous-mêmes, dans des momens plus calmes, nous lirons de ſang-froid les journaux de tes ſéances, nous nous demanderons avec étonnement ; dans quel ſiècle & à quelle époque a-t-il pu exiſter au milieu de nous des hommes qui ſe ſont livrés à de ſemblables écarts, à un tel degré de licence ? & quand on ſe dira : eh bien ! ce ſont poſitivement ceux qui ſe diſoient alors patriotes par excellence, les ſeuls, les vrais Républicains ; on ne voudra pas le croire.

Ne nous y trompons pas ; nous ſommes dans un moment de délire ; nous ne voyons pas aujourd'hui les objets tels qu'ils ſont : lorſque cette criſe ſera paſſée, on jugera alors & les hommes & les choſes.

J'ai été, comme tant d'autres, perſécuté par cette ſociété. Il me ſeroit difficile de dire toutes les calomnies qui ont été vômies contre moi ; je ne les ai appriſes que pour les oublier. J'avoue que ces perſécutions ont eu ce caractère d'injuſtice, de plus, qu'elles ont frappé ſur le Citoyen qui avoit rendu les plus importans ſervices à la ſociété, qui avoit été ſon plus ferme ſoutien dans les temps où elle étoit en péril, où tout ſembloit la menacer d'une chûte prochaine.

Plus je deſcends en moi-même pour examiner

ce que j'ai fait, moins je conçois ce qu'on peut me reprocher. Je n'ai peut-être pas de juge plus févère de moi, que moi-même. Je paſſe en revue mes actions ; & je n'en vois aucune que je ne puiſſe avouer, aucune qui ne ſoit dictée par des intentions pures & droites. Je prie en grace mes ennemis d'en citer une ſeule dont un homme de bien ait à rougir.

J'ai entendu dire quelquefois : la meilleure preuve que vous avez changé, que vous n'avez plus les mêmes principes, c'eſt que vous n'êtes plus dans le ſens des hommes avec qui vous marchiez de front autrefois ; c'eſt que vous vous laiſſez entourer par ceux qui ſont les ennemis de ces mêmes hommes.

D'abord, je défie qui que ce ſoit de dire que j'aie avancé un ſeul principe contraire à la liberté & aux droits du Peuple. Je déclare qu'il ne feroit pas en moi de le faire, que je ne le pourrois pas : les principes éternels de morale & de juſtice ſont tellement & depuis ſi long-temps gravés dans mon cœur, qu'ils y ſont devenus des ſentimens ineffaçables ; ils ne ſont plus chez moi une affaire de méditation, de calcul ; l'habitude en a fait un inſtinct.

Des principes ! Nous ne nous en ſommes malheureuſement pas aſſez occupés juſqu'à préſent. Nous les avons trop ſouvent remplacé par des meſures violentes d'exécution. Eſpérons enfin qu'en donnant une Conſtitution au Peuple François, nous reviendrons en effet à ces principes, ſans leſquels rien n'eſt ſtable, ſans leſquels il n'y a point de bonheur à eſpérer pour l'homme ſur la terre.

Il eſt très-vrai que je ne partage pas toutes les les idées de quelques hommes que j'ai vus autrefois défendre la Liberté, & avec leſquels je me

ſuis fait gloire de combattre. Ce n'eſt pas que je ne leur rende juſtice quand je crois qu'ils ont raiſon ; ce n'eſt pas que je n'adopte leur avis quand je le trouve ſage. De quelque part que la vérité vienne, il faut toujours l'accueillir.

Mais, je le penſe, ces hommes font le plus grand mal à la choſe publique. Je n'examine pas ici ſi leurs intentions ſont bonnes ou perſides, je ne conſidère que les réſultats. Ce ſont eux qui égarent l'opinion du Peuple, qui corrompent ſa morale, qui fatiguent la Nation par d'éternelles convulſions, qui aviliſſent toutes les autorités, qui allarment les citoyens ſur leur ſûreté, ſur leurs propriétés, qui augmentent le nombre des mécontens, qui préſentent la Liberté ſous les formes les plus hideuſes, qui lui font des ennemis, qui retardent ſes progrès en Europe, qui aliènent de nous les Nations étrangères, qui mettent ſans ceſſe la République à deux doigts de ſa perte.

Ce ſont eux cependant qui ſe proclament Patriotes. Il eſt vrai que les ariſtocrates & les royaliſtes ſe rangent ſous leurs enſeignes, qu'ils ſont patriotes à cette manière, & que nos ennemis n'ont rien tant à deſirer que ce patriotiſme contre-révolutionnaire.

Je ſais bien, & je n'ai ceſſé de le répetter, qu'une grande révolution ne ſe fait pas ſans de grands déchiremens, qu'elle entraîne à ſa ſuite & des malheurs & des excès ; que tout ne peut pas rentrer à l'inſtant dans le calme & dans l'ordre accoutumé.

Mais ce que je ſoutiens en même temps, c'eſt que ces hommes ont perpétué notre état de criſe & de ſouffrance ; c'eſt qu'ils ont enfanté une foule de malheurs qu'il étoit facile de prévenir. Jamais chez aucun peuple & dans aucun temps, une révolution ne s'eſt préſentée ſous des dehors auſſi

beaux, aussi favorables, & n'a sur-tout été plus facile à terminer. Oui, après le 10 Août elle pouvoit ne couter ni sang, ni larmes, ni douleurs. Le Peuple alors avoit toute sa dignité, & son énergie étoit sublime. Au lieu de le soutenir à cette hauteur, que n'a-t-on pas fait depuis pour le dégrader, pour le porter à des excès sanglans, à des vengeances atroces? L'historien qui, partant de cette époque, suivra attentivement le fil des faits, découvrira sans peine & la cause de nos maux & leurs auteurs.

Je l'avois bien prédit; j'avois annoncé qu'il falloit désormais dans la conduite des affaires, prendre une autre marche que celle qui avoit été suivie jusqu'alors; qu'on ne devoit pas employer pour construire, les mêmes moyens qu'on avoit employés pour détruire; que loin de favoriser les mouvemens révolutionnaires, il falloit parvenir à les calmer peu à peu. Eh bien! les hommes dont je me plains, quels qu'aient été leurs motifs, n'ont cessé d'ajouter agitations à agitations, d'échauffer, d'exaspérer le Peuple, de le pousser avec violence hors de toutes limites; ils lui ont crié à chaque instant: Levez-vous, frappez, écrasez vos ennemis; il faut des insurrections nouvelles; la révolution n'est pas achevée; vous n'êtes pas heureux; on n'a encore rien fait pour vous; on accapare vos subsistances; le marchand vous les vend au poids de l'or; vous n'avez pas de plus cruels ennemis que les hommes riches; il est temps que vous soyez vengés, il est temps que ces lâches égoïstes partagent avec vous; il est temps que que les places vous appartiennent; il faut un nouvel ordre de choses; armez-vous, vous êtes les plus forts, & faites trembler tous ceux qui voudroient vous résister.

Malgré ces clameurs mille fois répétées,

malgré ces provocations, malgré l'argent distribué, malgré les chefs d'émeutes stipendiés pour exciter des soulèvemens, on a vu que le Peuple étoit assez calme, qu'on avoit beaucoup de peine à le faire mouvoir, & encore qu'il ne se levoit que partiellement.

Si au lieu de ces prédications anarchiques, le Peuple n'eût jamais entendu que le langage de la raison, de l'humanité & de la justice, qu'on eût voulu sincèrement son bonheur, & qu'on se fût occupé des moyens vrais de le lui procurer, croit-on que nous aurions été témoins de ces pétitions incendiaires, de ces plaintes de commande, de ces désordres, de ces pillages, de ces demi-insurrections? .. non sans doute.

Cependant on vous dit toujours que c'est le Peuple qui par sa nature est enragé; que son indignation est au comble; qu'il veut être vengé; qu'on a de la peine à le contenir; qu'il seroit dangereux de trop heurter ses mouvemens; qu'il faut marcher avec lui; que lui seul par sa force, peut le sauver & nous sauver. Hipocrites! ou ignorans que vous êtes! vous mettez tout en œuvre pour forcer le Peuple à se montrer, à marcher; & vous venez dire ensuite de le suivre, lorsque lui-même ne va pas aussi vite que vous, ni toujours dans le sens qui vous convient.

On répete que nous sommes en révolution, & avec ce mot magique qu'on n'explique point, on excuse tout. Sans doute nous sommes en révolution, dans ce sens que la Constitution nouvelle n'existe pas encore, que le Peuple ne l'a pas acceptée; mais il ne s'ensuit pas que nous devions être en insurrection perpétuelle, & dans un état continuel d'anarchie. Rien n'est plus facile à concevoir que l'établissement de l'ordre & de la paix dans le moment où les Représentans du Peuple

préparent les bafes du Pacte Social; rien n'eft même plus facile à opérer. Il ne faut qu'un peu d'harmonie & de concert entre les hommes qui veulent fermement le bonheur de leur pays. Le befoin de la tranquillité & du calme fe fait fentir à tous les citoyens. Les pauvres comme les riches foupirent également après cet ordre de chofes. Il n'y a même pas ici abfence de ces loix ufuelles qui entretiennent la concorde entre les citoyens. Si on ne s'occupoit pas fans ceffe à rompre les liens fociaux, à dégager les hommes turbulens de toute autorité tutélaire, on ne s'appercevroit pas du paffage d'un ordre ancien à un ordre nouveau. Tout fe trouve organifé d'une manière populaire, & les Tribunaux & les Adminiftrations. Nous avons dès-lors pour parvenir à la perfection du fyftême focial des moyens qui n'ont jamais exifté chez aucun peuple s'infurgeant pour recouvrer fes droits. Nous n'avons plus la néceffité de fecouffes violentes. Nous avons toutes les facilités pour que le Peuple exprime librement fon vœu. Il a des Affemblées toutes formées où il peut fe rendre & délibérer. Les armées font entre les mains de la République; nous n'avons plus de defpote qui entrave notre marche. Nous avons une Repréfentation vraiment nationale; un centre commun où tous les intérêts de la République viennent fe réunir & fe confondre. Que nous faut-il donc de plus pour agir dans le calme? Ce calme n'exifte-t-il pas dans la plupart des Départemens? Les Loix n'y font-elles pas obfervées? Les Autorités n'y font elles pas refpectées? La Révolution enfin n'y prend elle pas un cours paifible? Combien cette tranquillité n'y feroit-elle pas plus grande encore fans toutes les manœuvres qu'on emploie pour femer le trouble, & fans les commotions que ces Departemens reçoivent des points agités.

Que les mots ici ne nous abusent point ; ne confondons pas l'état actuel avec l'état où nous étions lorsque nous avions des Prêtres, des Nobles & un Roi. Nous étions en révolution en 1789, nous y sommes en 1793, mais non pas de la même manière. Nous avions besoin alors d'insurrection pour naître à la liberté, aujourd'hui l'insurrection tueroit la liberté. Les temps sont changés, notre marche doit changer de même. Hommes violens, qui avez porté tout à l'extrême, qui avez prolongez les convulsions révolutionnaires, qui avez occasionné tant de déchiremens ; & vous, hommes apatiques, qui ne vous êtes jamais prononces, qui vous êtes cachés lors des orages, vous avez également exposé la Liberté ! J'espère un jour démontrer cette vérité dans toute son évidence.

Quant à mes opinions dans l'Assemblée, je n'en ai jamais proféré une seule dont je ne puisse me glorifier, & dont je ne puisse exposer la pureté des motifs ; je rendrai ce compte à mes commettans en présentant l'historique de la Convention : j'ai annoncé ce travail, & je l'exécuterai. Il en est une cependant sur laquelle je ne dois pas différer de m'expliquer, c'est celle qui a eu lieu dans la circonstance la plus importante, celle dont on fait le plus de bruit.

J'ai été de l'avis de l'appel au Peuple dans l'affaire du Roi ; oui, j'ai été de cet avis, & maintenant j'en suis bien plus encore. Qu'on lise le Discours que j'ai fait imprimer alors ; qu'on lise plusieurs Discours prononcés sur ce sujet, & qu'on juge sans passions si cet avis étoit sage. Je sais que le moment n'est pas favorable ; je sais que l'opinion actuelle est contraire à cette idée ; mais le temps fera justice ; et quand on pèsera de sang froid & loin des mouvemens qui nous entraînent, les raisons pour & contre, peut - être que celles

qui paroiſſent les meilleures aujourd'hui, n'auront pas la préférence.

Je déclare d'abord, que je n'entends en aucune manière inculper ceux qui ont rejetté l'appel au Peuple ; je ne fais jamais ſuppoſer de mauvaiſes intentions à ceux qui n'ont pu vouloir que le bien ; mais j'ai le droit d'exiger d'eux la même juſtice.

Il eſt un peu ſurprenant, il faut en convenir, qu'on pourſuive avec tant d'acharnement & de lâcheté ceux qui ont voté pour l'appel au peuple ; car enfin, ce n'eſt pas leur avis qui a prévalu ; ils n'ont pas obtenu un Décret dont on puiſſe leur reprocher les ſuites funeſtes.

Je vais plus loin : comment peut-on imaginer & à qui perſuadera-t-on que ceux-là ont démérité du Peuple qui en ont appelé à lui, qui ont invoqué ſa ſouveraineté ? On conçoit bien que le Peuple s'irrite contre ceux qui veulent le priver de ſes droits ; mais qu'il s'irrite contre ceux qui, dans telle circonſtance que ce ſoit, lui en procurent l'exercice, c'eſt ce qui ne tombe pas ſous le ſens ; c'eſt ce qu'il eſt abſurde de penſer. Quel langage étrange que celui d'une Nation qui diroit à ſes Mandataires : Vous avez perdu ma confiance & encouru ma haine, parce que vous avez eu recours à moi pour connoître mon vœu. Quelques temps encore & on ſe demandera avec étonnement, par quel preſtige on a pu parvenir à perſuader un moment à une portion d'hommes, que ceux-là étoient des repréſentans infidèles & des traîtres, qui vouloient que le Peuple fût conſulté.

Il n'y a point à examiner la queſtion de ſavoir quel eût été le jugement du Peuple ; car, quel qu'il eût été, il étoit l'expreſſion de ſa volonté ſouveraine ; & il commandoit impérieuſement l'obéiſſance.

On n'a pas rougi de faire une objection qui, au premier apperçu, a séduit, & a même trouvé des apologistes : on a dit que cet appel pouvoit être un moyen de sauver la vie du Roi & de faire commuer sa peine en une captivité.

Eh bien ! si la volonté du Peuple eût été de ne pas condamner le Roi à la mort, de quel droit ses Mandataires se seroient-ils élevés au-dessus de cette volonté ? Sommes-nous les subordonnés ou les maîtres de la Nation ? Dans tout ce que nous faisons, n'agissons-nous pas avec le sentiment intime de remplir le vœu de nos commettans ? N'est-ce pas une obligation sacrée pour nous de nous y conformer ? & si ce vœu nous étoit évidemment connu ; quel est celui de nous qui oseroit prétendre ne pas devoir s'y soumettre ? J'avouerai même que la majorité d'une Nation peut se tromper ; mais il n'appartient ni à un individu, ni à la minorité de se soustraire à la volonté générale, ou il n'y a plus de société.

J'ai entendu faire ce sophisme des despotes, qu'il faut faire le bien du peuple, même malgré lui. Celui qui se croit ainsi la puissance & le droit de faire le bien, a les mêmes moyens de faire le mal ; alors le peuple n'est plus rien, & l'expression de sa volonté n'est qu'une formule inutile.

On a eu aussi l'impudence de dire que le Peuple, dans les Assemblées primaires, pourroit être égaré & séduit par l'aristocratie, par les royalistes déguisés. Si la majorité d'une Nation entière divisée sur un territoire immense & distribuée dans une multitude d'Assemblées, peut être ainsi entraînée & corrompue, ne parlons plus de Gouvernement populaire, il n'en peut plus exister.

J'ai mûrement réfléchi sur toutes les objections qu'on a faites contre l'appel au Peuple ; elles m'ont paru futiles. Il n'est personne de bonne foi

qui puisse nier que, quel qu'eût été le jugement de la Nation, il étoit le meilleur ; il l'étoit par cela seul qu'il étoit le sien ; il l'étoit parce qu'elle étoit intéressée à le soutenir ; il l'étoit parce qu'il environnoit la Convention d'une nouvelle confiance ; il l'étoit parce qu'il en imposoit aux Puissances étrangères.

Etes-vous donc bien sûr, vous qui avez pris sur vous de voter sans appel, de condamner à mort sans appel, êtes-vous donc bien sûr, d'avoir rempli le vœu de vos commettans, & sur-tout d'avoir détruit la tyrannie ? Je suis bien loin, je le répète, de calomnier vos intentions, & encore moins de m'élever contre le Décret qui a été rendu, Décret pour lequel j'ai toujours reclamé & le respect & l'obéissance.

Pour abattre un Roi, on n'abat pas la Royauté; c'est une vérité démontrée par l'expérience.

A Rome, César tué par Brutus, fut bientôt remplacé par un autre despote. En Angleterre, Cromwel succéda à Charles. Si les tyrans n'avoient qu'une tête, il n'est point d'homme libre qui ne briguât l'honneur de la faire tomber ; mais un tyran mort, plusieurs renaissent de ses cendres.

Louis vivant ne pouvoit plus régner ; il n'étoit pas un François qui pût consentir à avoir pour Roi un homme couvert de mépris & de crimes ; un homme déclaré coupable par la Nation toute entière. Cependant Louis vivant fermoit la barrière du trône à tout ambitieux qui auroit tenté d'y monter.

On ne peut pas se dissimuler que la mort de Louis a fait la plus fâcheuse impression sur tous les Peuples ; que les Gouvernemens en ont profité pour les indisposer contre nous, pour servir de prétexte à la guerre qu'elles nous ont déclaré, & pour nationaliser cette guerre.

Ainsi les meilleurs Républicains pouvoient

n'être pas de l'avis de ceux qui vouloient la mort de Louis sans appel. Il me semble que ceux qui ont voté pour la mort, & ceux qui ont voté autrement, ont eu le même but : l'abolition de la Royauté & l'affermissement de la République. Quels sont ceux qui ont pris la marche la plus sûre & la meilleure pour y arriver? C'est ce que nous laissons à décider.

Parisiens, tel vous m'avez vu, tel vous me verrez toujours : ennemi implacable des tyrans, & l'ami fidèle de la liberté.

Je n'ai qu'une ambition, c'est que mon pays soit libre, & que les hommes y soient heureux.

Convaincu que ce qui nuit le plus à l'affermissement d'une République naissante est la rivalité qui s'établit entre tous les hommes qui aspirent au pouvoir;

Convaincu que le soupçon seul d'y prétendre peut occasionner les plus grands maux;

Convaincu que l'abnégation de tout intérêt personnel doit être utile à la chose publique dans les circonstances actuelles;

Je déclare solemnellement que le Gouvernement une fois établi, je n'accepterai aucune place, soit dans le Conseil exécutif, soit dans le Corps législatif.

Je ne suis pas riche, & je saurai mourir pauvre. Tous mes amis savent que je n'ai jamais désiré que le revenu le plus modique pour pouvoir me retirer à la campagne, y vivre en paix & loin des hommes.

Eh bien, Parisiens, il s'est trouvé des hommes assez infâmes pour dire hautement dans vos Sections, que j'avois souillé mes mains de l'or étranger.

Il s'en est trouvé d'autres, non moins scélérats, qui ont eu l'impudence de me supposer des liaisons avec Pitt, que je n'ai jamais vu, à qui je n'ai jamais écrit, ni parlé.

C'eſt cependant avec de telles horreurs qu'on attaque chaque jour la réputation des gens de bien. Quel ſera donc enfin le ſupplice de ces miſérables, pétris de fiel & de boue, qui vivent de menſonge & de crime, qui ne reſpirent que le mal? il en eſt un au moins qui, je l'eſpère, leur eſt réſervé, ce ſera un jour d'avoir ſous leurs yeux le ſpectacle de la vertu triomphante.

Braves habitans de Paris, ſongez-y bien, vous n'avez pas un inſtant à perdre pour arrêter les progrès des méchans. Vous avez dans la Convention un dépôt national à conſerver; les Départemens vous en demanderont compte. Déjà il a penſé être violé ſous vos yeux, & ſon ſalut n'eſt dû qu'à un concours heureux de circonſtances. Sans ceſſe la liberté eſt ſouillée par des excès; des agitations perpétuelles menacent de tout détruire: on vous accuſera de n'avoir pas réprimé ces déſordres. Vos propriétés ſont menacées, & vous fermez les yeux ſur ce danger. On excite la guerre entre ceux qui ont & ceux qui n'ont pas, & vous ne faites rien pour la prévenir. Quelques intriguans, une poignée de factieux vous font la loi, vous entraînent dans des meſures violentes & inconſidéées, & vous n'avez pas le courage de leur réſiſter; vous n'oſez pas vous préſenter dans vos Sections pour lutter contr'eux. Leur parti s'augmente, & ſi vous n'y prenez garde, il deviendra le plus fort. Vous voyez tous les hommes riches & paiſibles quitter Paris; vous voyez Paris s'anéantir, & vous demeurez tranquilles. On exerce ſur vous des inquiſitions de toutes manières, & vous les ſouffrez avec patience. Ce ſont cinq à ſix cent hommes, les uns en délire, les autres couverts de crimes, la plupart ſans aucune exiſtence connue, qui, ſe répendant par-tout, aboyant dans les grouppes, vociférant dans les ſections, jurant,

menaçant, ne parlant que de meurtres & de pillage, dictent impérieusement la loi & exercent la plus odieux despotisme sur six cent mille citoyens... La postérité ne voudra jamais le croire.

Parisiens, sortez enfin de votre léthargie, & faites rentrer ces insectes venimeux dans leur repaire. J'aime trop votre gloire pour n'être pas indigné de l'excès d'avilissement dans lequel vous êtes sur le point de tomber. Que Paris, qui a commencé la révolution l'achève, mais qu'il l'achève avec cette énergie fière & imposante qui convient à des hommes libres, & non pas avec cette lâche férocité des assassins & des bourreaux. Oui ! cette cité me sera toujours chère ; je me souviendrai toujours de toutes les marques de confiance & d'amitié qu'elle m'a donné ; & ce qui me console de l'ingratitude passagère que j'éprouve aujourd'hui, c'est la conviction intime dans laquelle je suis qu'un jour elle me rendra une justice éclatante.

De l'Imprimerie d'Antoine - Joseph Gorsas
Rue Tiquetonne, N°. 7.